Ami du Clergé du 7 mai 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de la Pentecôte. — « Je crois au Saint-Esprit qui vivifie, 153.

Mois de Marie avec S. Bernard. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 10e jour : Le levain de la foi, 154. — 11e jour : Grandeur de son obéissance, 156. — 12e jour : La Mère de Dieu, 158.

Schéma pour une allocution de mariage. — Mariage et sainteté, 159.

FETE DE LA PENTECOTE

« JE CROIS AU SAINT-ESPRIT QUI VIVIFIE »

« Avez-vous reçu le Saint-Esprit » ? demandait à la jeune chrétienté d'Ephèse, S. Paul abordant sur ces rivages d'Asie Mineure. « Le St-Esprit ? Qui est cela ? interrogeaient ces néophytes. Nous ne savons même pas qu'il existe... » Les chrétiens du XXe siècle, eux, savent que le St-Esprit existe. Mais combien n'ont, du St-Esprit, qu'une connaissance très pauvre et, pratiquement, en dehors du signe de la croix qui leur rappelle son nom, agissent comme s'il n'existait pas. Ils ont un peu pensé à lui, pour se préparer au sacrement de Confirmation, puis, le souvenir de son existence, de sa présence et de son activité, est allé en s'estompant dans des ténèbres de plus en plus épaisses. Le St-Esprit est devenu pour eux une abstraction sans importance sur leur vie de chaque jour. Et cependant, dans un instant, comme chaque dimanche, en chantant notre *Credo*, nous redirons notre foi en « l'Esprit qui vivifie » : « *Credo in Spiritum Sanctum vivificantem* ».

Profitons de cette fête de la Pentecôte pour ranimer notre foi en l'Esprit-Saint. Et, pour ce, le mieux, c'est encore de rouvrir notre Bible, la Parole de Dieu, pour y trouver l'Esprit-Saint en action à travers l'histoire comme principe de vie, puissance vivificatrice de Dieu.

I. — *Les manifestations de l'Esprit de Dieu*

La *1re apparition* de l'Esprit divin se trouve au début du monde : « L'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux », est-il écrit (Gen., I, 2). Avant d'entrer dans le détail de la création, l'auteur décrit le « souffle puissant de Yahweh » — c'est le sens du mot hébreu — qui plane comme un oiseau sur le chaos ténébreux d'où vont sortir, par sa puissance vivifiante, le ciel et la terre. C'est donc essentiellement une puissance surhumaine, divine dans la nature qui opère la vie et sa première œuvre est la création.

Ce « souffle de Dieu » va reparaître au second épisode capital de l'histoire, la création de l'homme : « Dieu, nous dit le texte sacré, dans son langage populaire, imagé, forma l'homme de la poussière du sol et souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant ». Le mot hébreu, ici, n'est pas le même, mais il s'agit bien de la même puissance vivificatrice de Dieu. Et cette idée que l'Esprit de bien est le principe, l'inspirateur, la source de toute la vie du monde visible, de toute vie biologique, apparaît à chaque instant dans l'Ancien Testament. C'est un thème familier aux Psaumes (cf. Ps. CIII).

Après la création, l'Esprit se manifeste dans l'histoire sainte, cette seconde étape du plan du salut, celle dans laquelle Dieu choisit une race particulière qui va jouer un rôle éminent dans la préparation de sa venue. L'Esprit du Seigneur saisit certains personnages pour les animer d'une force surhumaine en vue de l'accomplissement des grandes œuvres de Dieu — ceci apparaît, en particulier, dans l'histoire de la conquête de Canaan, la fameuse Terre promise au Peuple de Dieu, que nous raconte le livre des Juges (des Sauveurs). L'Esprit de Yahweh revêt Gédéon, Samson et d'autres, leur fait produire des actes de courage héroïque et de force prodigieuse. Grâce à lui, ces « Sauveurs » suscités par le vrai Dieu, relèvent les courages défaillants et mènent les troupes à la victoire.

Bien mieux : l'Esprit-Saint va donner à certains hommes appelés les Prophètes, l'intelligence du Plan de Dieu. Il va les introduire dans le secret des desseins de Dieu. En d'autres termes, non seulement l'Esprit-Saint mène l'histoire par ceux qu'il saisit, ses « oints », mais il l'explique encore par les Prophètes. Ecoutez David : « L'Esprit de Yahweh a parlé par moi et sa parole est sur ma langue » — Ezéchiel : « L'Esprit de Yahweh entra en moi et me fit tenir sur mes pieds et j'entendis Celui qui me parlait. » C'est tous les Prophètes qu'il faudrait citer. Aussi S. Pierre pourra affirmer : « C'est portés par l'Esprit-Saint qu'ont parlé les saints hommes de Dieu » (II Pet., I, 21). Et, à notre tour, nous affirmerons dans notre *Credo*, résumé de notre foi : « *Qui locutus est per Prophetas* ».

II. — *Le Saint-Esprit et Jésus*

Cet action de l'Esprit qui conduit l'histoire sainte va apparaître en plénitude dans la 3e étape, celle de l'*avènement du Christ*, celle de l'Incarnation : étape la plus importante de ce plan de Dieu sur l'humanité, car tout ce qui précédait lui était ordonné, et toute la suite va en découler.

C'est l'Esprit-Saint qui prépare et réalise cette œuvre éminente. Quand il s'agit pour la T. S. Vierge de former le corps de l'Homme-Dieu, à la question posée par elle : « Comment cela s'opérera-t-il ? », l'ange Gabriel répond : « Le St-Esprit viendra en vous et par

lui le prodige s'accomplira. » Et toute la vie du Christ se manifestera comme conduite par l'Esprit-Saint. Le vieillard Siméon vient au Temple poussé par l'Esprit. — Au baptême l'Esprit-Saint descend sur Jésus sous la forme d'une colombe pour inaugurer sa vie publique. — C'est l'Esprit-Saint qui le pousse au désert où il doit être tenté. — C'est sous l'influence de ce même Esprit qu'il retourne en Galilée. — Jésus s'applique la parole d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur m'a oint » (repose en moi), et c'est par l'Esprit de Dieu qu'il chasse les démons.

Enfin, S. Paul nous dit que l'œuvre capitale du Christ, celle où a éclaté particulièrement son amour pour son Père et pour nous, son sacrifice sur la croix pour le salut du monde, c'est sous l'influence de l'Esprit-Saint que le Christ l'a offerte (Heb., IX, 14). L'Incarnation ouvre un nouvel âge du monde, celui où l'Esprit-Saint est répandu sur l'humanité de Jésus ; en toutes choses son âme est dirigée et son activité inspirée par l'Esprit-Saint..

III. — *Son action dans l'Eglise*

Après l'Ascension, le St-Esprit est communiqué à l'Eglise. Jésus l'avait annoncé : « Il est utile pour vous que je parte... car, si je ne pars pas, l'intercesseur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je l'enverrai vers vous. »

Cette venue de l'Esprit de Dieu a lieu au jour de la Pentecôte et son résultat est double. — D'une part, il anime les Apôtres, ces hommes faibles, d'une force nouvelle. Ils vont rendre témoignage héroïquement au Christ. « Ceux qui disputaient avec Etienne ne pouvaient résister à sa sagesse ni à l'Esprit par lequel il parlait ». Ils communiquent la Vie divine par les sacrements, ils opèrent des miracles, ils convertissent les cœurs. L'Esprit de Dieu continue d'accomplir en eux le plan de Dieu, à savoir l'édification de l'Eglise du Christ et la conversion du monde.

Cette action de l'Esprit se continue encore à notre époque et se continuera jusqu'au dernier Avènement du Christ. Alors ce seront des cieux nouveaux et une terre nouvelle, la pleine transfiguration que nous attendons. « *Emitte Spiritum tuum et creabuntur...* »

Ce serait une erreur de nous arrêter à l'aspect de l'action de l'Esprit-Saint. Car, l'événement nouveau, primordial de la Pentecôte, c'est la venue de l'Esprit dans les âmes pour leur communiquer la vie nouvelle, celle de la grâce. Comme l'Esprit, aux origines, planait sur les eaux, ainsi l'Esprit de Dieu opère maintenant une création nouvelle, celle de la vie spirituelle, cette vie intérieure, participation à la vie même de Dieu. C'est là le terme de la création : Dieu nous appelle à devenir ses fils dans le Fils unique. C'est la grâce sanctifiante.

Mais pour que nous puissions exercer cette vie, connaître le mystère de Dieu, il faut que Dieu crée en nous des facultés nouvelles. C'est encore l'œuvre du St-Esprit. Il faudrait lire ici tous les textes où S. Paul nous décrit cette vie nouvelle. Ecoutez-le dire aux Romains : « Vous avez reçu un Esprit d'adoption en qui nous crions : Abba ! Père !... » Seul l'Esprit-Saint peut nous permettre de connaître dans la foi les profondeurs de Dieu ; seul il peut créer en nous un cœur nouveau pour aimer les choses divines et les autres comme Dieu les aime. C'est lui qui nous introduit dans la familiarité divine.

* *

Nous chantons : « *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur...* » Que ce soit vrai ! Le faire passer avant nos autres dévotions de second ordre. Au premier plan : dévotion au St-Esprit. Ne pas l'oublier ; le retrouver comme le Père et le Fils ; vivre de l'Esprit du Christ pour être du corps du Christ. Ne pas négliger ce fruit de la glorieuse Ascension du Christ : la présence réelle de l'Esprit dans nos cœurs de baptisés. Pour vivre du Christ, vivre de son Esprit.

Se servir des admirables prières de la liturgie : *Veni Creator,... Veni Sancte Spiritus...* L'invoquer souvent. Nous apprécions — et il le mérite — le don qui nous a été fait du Verbe au monde entier. Avons-nous autant d'estime pratique pour le don qui nous a été fait de l'Esprit ?

Incorporé au Christ, je dois posséder l'Esprit du Christ, capable de créer en moi un cœur nouveau. Respect attentif pour celui qui est présent en nous, toujours là, celui qui nous permet une intime société dans le Christ. Quelle source d'énergie vivante si nous mêlions davantage à notre vie la pensée de l'Esprit-Saint présent et nous incorporant de façon continue au Christ. Retrouver sa présence. Avec lui, victoire assurée, c'est l'Esprit de Jésus vainqueur et ressuscité.

MOIS DE MARIE
AVEC SAINT BERNARD

II. — *SON ENSEIGNEMENT SUR LA MEDIATRICE DE MISERICORDE*

10[e] jour

LE LEVAIN DE SA FOI

S. Bernard nous dit que Marie s'est élevée jusqu'à la source de la grâce « par la ferveur de la charité,... la splendeur de la virginité,... la grandeur de l'humilité ». N'est-il pas incomplet ? N'oublie-t-il pas que Ste Elisabeth lui déclara : « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru parce que se réaliseront en vous les promesses du Seigneur » ? Ne compte-t-il pour rien l'héroïque **fiat** de Marie ?

S. Bernard s'est bien gardé de l'oublier. Mais si ces trois vertus : charité, virginité, humilité ont hâté, dès le premier usage de la raison en Marie la réalisation des promesses du salut, la foi et l'obéissance ont concouru immédiatement à cette réalisation. La foi et l'obéissance forment la dernière arche qui relie l'aqueduc à la source. Ecou-

tons S. Bernard nous parler de cette foi de Marie, à l'Annonciation, **foi qui ne doute pas, foi qui mérite.**

I. — *La foi qui ne doute pas*

Et pourtant au message de l'ange qui lui annonce sa maternité divine, Marie ne réplique-t-elle pas : « Comment cela se fera-t-il puisque j'ai promis à Dieu ma virginité ? » C'est bien mal comprendre ces paroles que de les interpréter comme un manque ou une imperfection de foi de la part de Marie.

Elle demande : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas d'homme ? » S. Bernard nous explique le sens de cette interrogation :

« Tout d'abord elle a gardé un silence prudent, se demandant ce que pouvait bien signifier le salut de l'ange ; elle a préféré se taire humblement, plutôt que de répondre à la légère. Mais une fois rassurée et éclairée par l'ange qui lui adresse la parole et par Dieu qui la persuade intérieurement (le Seigneur, en effet, était avec elle, comme en témoigne la salutation angélique) elle n'hésite plus, et la foi chassant ses craintes, la joie, son trouble, elle dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais pas d'homme ?

Elle ne doute pas du fait, mais demande comment il s'accomplira. Elle ne demande pas, en effet, si l'événement aura lieu, mais comment. C'est comme si elle disait : puisque mon Seigneur, témoin de ma conscience, sait que sa servante a fait le vœu de ne point connaître d'homme, comment veut-il que l'événement s'accomplisse ? S'il me faut renoncer à mon vœu pour mettre au monde un tel fils, je me réjouis d'avoir ce fils, mais je regrette mon vœu, cependant que sa volonté soit faite. Si, au contarire, je dois concevoir et enfanter en restant vierge, ce qui n'est pas impossible, si Dieu le veut, je saurai qu'il a vraiment jeté les yeux sur la petitesse de sa servante » (IV *Missus est*, n° 3).

Mais, insisterez-vous, l'ange s'est cru obligé de lui prouver la vérité de ses dires en lui annonçant la maternité miraculeuse d'Elisabeth ! — Pour une preuve, pourrait-on répondre, ce n'est pas celle qu'il faudrait : Marie n'a pas le temps d'aller voir et c'est tout de suite qu'il lui faut donner sa réponse. Ici encore, écoutons S. Bernard défendre la foi de Marie :

« Qu'était-il nécessaire d'annoncer à la Vierge que cette femme jusque-là stérile, avait conçu ? Fallait-il dissiper ses derniers doutes par ce récent miracle ? Certes, non ! Nous lisons que l'incrédulité de Zacharie fut punie par ce même ange, mais non que Marie ait été reprise par lui, bien au contraire nous savons qu'Elisabeth prophétisant a loué la foi de Marie : Bienheureuse, vous qui avez cru, car elles s'accompliront en vous les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur. »

Et S. Bernard de suggérer de multiples raisons pour lesquelles l'ange a pu donner ce signe à Marie : « L'annonce de la fécondité de sa cousine a été faite à Marie pour que ce nouveau miracle ajoutât une joie nouvelle à sa joie. Il était nécessaire que fut tout embrasée de joie et d'amour celle qui allait concevoir dans la joie de l'Esprit-Saint le Fils bien-aimé du Père. Seul, un cœur tout entier à la dévotion et à la joie, était capable de recevoir une telle abondance de douceur et d'allégresse.

« Ou bien encore la grossesse d'Elisabeth fut annoncée à Marie, parce qu'il convenait qu'elle apprit par l'ange, avant d'en être informée par les hommes, cette nouvelle qui bientôt serait connue partout, autrement la Mère de Dieu semblerait mise à l'écart des desseins de son Fils si elle ignorait un événement qui se passait si près d'elle.

Ou mieux pour que Marie, instruite de la venue du Sauveur et de celle du précurseur.... puisse ensuite découvrir aux écrivains sacrés et aux prédicateurs de l'Evangile la vérité sur tous les mystères qui furent dès l'origine révélés. Ou enfin pour que la jeune parente d'Elisabeth pense à aider sa cousine, âgée et fatiguée par la grossesse : ainsi la visite empressée de Marie donnera l'occasion au prophète, tout petit encore, d'offrir les prémices de son dévouement à son Seigneur plus petit que lui ; ainsi la rencontre des deux mères, permettant à l'amour mutuel des enfants de se manifester, sera l'occasion d'un miracle plus merveilleux encore que leur miraculeuse grossesse » (IV *Missus est)*.

On le voit les raisons ne manquent pas qui ont pu motiver l'annonce de la naissance de Jean-Baptiste sans mettre en doute la foi de Marie. Et il faut être Luther pour voir dans la parole de Jésus, un jour : « Je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël », une certaine infériorité de la foi de Marie. C'est enlever à cette réflexion de N.-S. son sens tout général et oublier l'infaillible parole qui a loué, en proclamant sa béatitude, la foi magnifique de Marie : « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru que s'accompliront en vous les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur ! »

II. — *Sa foi qui mérite*

Et pouvait-elle être autre chose qu'une foi solennellement béatifiée, cette foi de Marie qui mérita l'Incarnation et mit notre aqueduc en communication avec la source de la vie éternelle.

Ce mérite, cette efficacité dans l'Incarnation, S. Bernard l'attribue à la foi de Marie, au même titre qu'à son humilité. A propos de l'hommage de Ste Elisabeth, et du **Magnificat** qu'il soulève en Marie, le saint Docteur commente :

« ...Vous me proclamez bienheureuse d'avoir cru, mais cette béatitude de la foi est une attention pour moi de la céleste miséricorde, de telle sorte que si toutes les générations me proclament bienheureuse, c'est surtout parce que Dieu a regardé son humble et petite servante ».

Et il ajoute aussitôt : « Cependant, n'allons pas croire qu'Elisabeth, inspirée par l'Esprit-Saint se soit trompée. Marie est bienheureuse, et parce que Dieu l'a regardée, et parce qu'elle a cru, car sa foi est le beau fruit de cette bienveillance divine » *(Serm. Oct. Ass.*, n^{os} 12 et 13).

Il y a encore plus explicite et plus beau témoignage de la pensée de S. Bernard sur l'efficacité de la foi de Marie dans l'Incarnation. Il va se servir de la parabole des trois mesures de farine que l'on retrouve, au moins deux fois chez lui, pour y traduire cette même vérité : Marie a conçu par sa foi[1]. Vous connaissez cette parabole du levain (Mat., XIII, 33 ; Luc, XIII, 20-21). Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait fermenté ; c.-à-d. il en va dans le royaume de Dieu comme dans la fabrication du pain, où c'est le levain qui fait fermenter la pâte. Paraboles susceptibles de multiples interprétations. S. Jérôme voit dans cette femme l'Eglise ; le P. Gratry la T. S. Vierge : « Le principe est posé dans le monde, dit ce dernier ; le ferment est mis dans la masse par cette femme qui a mis sur terre le Fils de l'homme ;

[1] *De Consideratione*, l. v, ch. x, n° 22 ; 3e *Sermon pour Noël*, n° 4.

et lui divin ferment saura s'étendre à tout le genre humain »[2].

Dans cette femme, S. Bernard voit aussi la Ste Vierge. Dans le mystère de l'Incarnation, les trois mesures de farine sont : le Verbe, l'âme et la chair du Christ, âme et chair que le Verbe s'est unis dans le sein de Marie mais aussi grâce à ce levain que fut sa foi.

« Ce sont les trois mesures de farine de l'Evangile qu'on a fait lever ensemble pour permettre à l'homme de manger le pain des anges, le pain qui réconforte son cœur. Heureuse et bénie entre les femmes, celle dans les chastes entrailles de qui ce pain fut cuit au feu du St-Esprit ! Heureuse la femme qui mêla le ferment de sa foi à ces trois mesures, puisque c'est par la foi qu'elle conçut et devint Mère ; bienheureuse comme dit Elisabeth, d'avoir cru que s'accomplirait en elle tout ce que lui avait annoncé le Seigneur. Et ne vous étonnez pas si je dis que l'Incarnation s'accomplit par la foi de Marie, puisque c'est de sa chair que le Verbe s'est fait chair. N'objectez pas non plus que le ferment est le symbole du royaume des cieux, car il peut aussi très justement symboliser la foi de Marie, par qui le royaume des cieux est restauré » (3e *Serm. pour Noël*, n° 4).

Géniale application. La foi de Marie, comme son humilité, nous a mérité notre Sauveur, l'auteur de toutes grâces...

Et comment ne pas noter les magnifiques perspectives que nous ouvre sur les conséquences de ce mystère initial du salut, cette foi et cette action de Marie. En nous donnant le Fils de Dieu dans sa chair, Marie nous a donné aussi le Christ eucharistique. « Ce sont les trois mesures de farine de l'Evangile qu'on a fait lever ensemble pour permettre à l'homme de manger le pain des anges, le pain qui réconforte son cœur. Heureuse et bénie entre les femmes, celle dans les chastes entrailles de qui ce pain fut cuit au feu du Saint-Esprit... » Aussi bien, dans les monastères cisterciens, une statue de la Vierge portant l'Enfant-Jésus sur le bras gauche, tenait suspendue de la main droite ou une colombe ou un petit pavillon, dans lesquels étaient renfermées, comme dans le tabernacle, les hosties consacrées.

* *

Instruits des leçons de S. Bernard, édifions-nous à son exemple. Sa sainteté fut imprégnée, elle aussi comme de son levain, par la dévotion à la Sainte Vierge. Il y a trouvé l'idéal, la force, le stimulant de toutes ses vertus et d'abord de sa foi qui était admirable.

« Cette foi infaillible, elle atteint l'invisible sans l'aide des sens ; elle dépasse les limites de la raison humaine, les forces de la nature et de l'expérience. Pourquoi tendre la main vers ce qui est hors de sa portée ? Pourquoi interroger l'œil sur des objets qui ne sont pas de son ressort ?... Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que le cœur de l'homme n'a pas senti, la foi le porte renfermé, scellé au-dedans d'elle-même... Beaucoup disent il est ici, il est là ; pour moi, je crois plus sûr de vous croire, vous qui avez mangé et bu avec lui après sa résurrection » *(In Cant.*, 28, n° 6 ; 78, n° 8).

S'il avait cette foi pure et solide, c'est parce que la T. S. Vierge, la vierge fidèle, lui avait communiqué sa foi à elle, foi pure, animée par la charité, ferme comme un rocher, agissante et perçante, foi courageuse... comme expliquera plus tard S. Louis-Marie Grignion de Montfort.

[2] Cité par D. Buzy : Les Paraboles : le ferment, p. 79.

11e jour

GRANDEUR DE SON OBÉISSANCE

C'est par la grandeur d'âme de son **Fiat** que se manifeste dans toute son évidence l'action personnelle de Marie qui fait d'elle l'instrument vivant, conscient et libre de notre salut. La fin couronne l'œuvre : elle est dans la ligne de ses débuts, mais aussi elle l'achève. Il est normal qu'il en soit ainsi. Le concours de Marie au salut du monde doit être paralèle, dans la sagesse de Dieu, à l'action du Christ. Et le Christ nous a sauvé par son obéissance et sa mort sur la croix. Le **Fiat** de Marie à Nazareth rejoint celui de Jésus à Gethsémani.

Personne comme S. Bernard n'a décrit le poignant de cette minute centrale de la destinée du monde. A l'entendre, nous assistons, haletants, à ce drame que son éloquence fait vivre devant nous. Ici plus que jamais, il faut lui laisser presque continuellement la parole, pour mieux sentir le **pathétique de l'annonce** faite à Marie et **l'héroïsme de sa réponse** au message de l'ange.

I. — *Le pathétique de l'annonce*

S. Bernard n'est pas un professeur dans sa chaire, ni le prédicateur « classique », c'est le Père Abbé qui fait à ses moines un entretien spirituel, afin de les entraîner à la pratique de la vertu.

Ne cherchons donc pas un ordre logique dans cette page poignante où, dans une adjuration à la Vierge, il lui cite l'attente de l'ange, mais aussi celle de la création et de Dieu même, bien plus la raison unique des soupirs qu'elle-même pousse vers Dieu.

« ...L'Ange attend votre réponse ; il est temps qu'il retourne vers Dieu qui l'a envoyé.

Nous attendons, nous aussi, ô notre Souveraine, la parole de miséricorde, nous, les misérables sur qui pèse une sentence de condamnation. Voici qu'on vous offre le prix de notre salut, acceptez et nous serons aussitôt délivrés. Nous sommes tous l'œuvre du Verbe éternel de Dieu, et voici que nous devons mourir, mais dites un mot et nous sommes rappelés à la vie. C'est la supplication que vous adresse, Vierge pitoyable, le triste Adam, exilé du ciel avec sa malheureuse postérité, c'est la supplication d'Abraham, la supplication de David. C'est la prière instante de tous les autres saints patriarches, vos pères, qui eux aussi habitent la région couverte des ombres de la mort. C'est l'attente de l'univers entier prosterné à vos genoux. De la réponse qui tombera de vos lèvres dépend, en effet, la consolation des malheureux, le rachat des captifs, la libération des condamnés, le salut de tous les fils d'Adam, de toute votre race. O Vierge, hâtez-vous de nous la donner, cette réponse. O notre Souveraine, dites la parole qu'attendent la terre, l'enfer, et les cieux.

Le Roi et le Seigneur de toutes choses attend lui-même, avec autant d'ardeur qu'il a désiré votre beauté, votre consentement qu'il a mis comme condition au salut du monde. Jusqu'ici votre silence lui a plu, désormais votre parole lui plaira davantage encore ; ne l'entendez-vous pas qui vous crie du ciel : O toi, belle entre les femmes, fais-moi entendre ta voix. Si vous lui faites entendre votre voix, il vous donnera de voir votre salut.

N'est-ce pas ce salut que vous cherchez, que vous demandez avec des gémissements et des soupirs, en priant nuit et jour ? Quoi donc, êtes-vous Celle à qui le salut a été promis, ou devons-nous en attendre une autre ? Oui, c'est bien vous la femme promise, attendue, désirée, dont le saint patriarche Jacob mourant attendait la vie éternelle, lorsqu'il disait : J'espère en

votre salut, Seigneur. C'est vous en qui et par qui, Dieu notre roi a décrété, avant les siècles, d'opérer le salut sur notre terre. Pourquoi espérer d'une autre femme ce qui vous est offert ? Pourquoi attendre d'elle ce que nous allons voir s'accomplir par vous, pourvu que vous consentiez, que vous prononciez une parole ?

Répondez vite à l'ange, ou plutôt, par l'ange au Seigneur. Répondez une parole et recevez la Parole (c.-à-d. le Verbe de Dieu), proférez une parole et concevez la divine Parole, émettez une parole passagère et captez l'éternelle Parole. Pourquoi tarder, pourquoi craindre ? Croyez, confiez-vous, recevez ! Que votre humilité se fasse audacieuse, votre pudeur confiante ! Sans doute la simplicité virginale ne doit pas faire oublier la prudence, mais c'est ici, Vierge prudente, le seul cas où vous n'ayez pas à craindre la présomption : si la pudeur vous commandait le silence, le zèle vous oblige plus encore à parler. Ouvrez, bienheureuse Vierge, votre cœur à la foi, vos lèvres à l'acceptation, vos entrailles au Créateur. Voici que le Désiré de toutes les nations frappe à votre porte. Oh ! si pendant que vous tardez, il allait passer, si vous deviez douloureusement vous mettre à la recherche de celui qu'aime votre âme ! Levez-vous donc, courez, ouvrez. Levez-vous par la foi, courez par la dévotion, ouvrez par l'acceptation » (IV[e] Hom. *Missus est*, n° 8).

La jeune Vierge de Nazareth n'a nullement besoin de cette adjuration. C'est de tout l'élan de son amour pour Dieu et pour nous qu'elle a dit : oui et sans hésiter malgré le martyre d'âme entrevu par elle. Mais par cette éloquente prière, S. Bernard nous a mieux fait sentir la solennité de cet instant, et le rôle capital de Marie dans l'Incarnation, et l'héroïcité du « **Oui** » qu'elle va prononcer à son avenir de gloire et de souffrance.

II. — *L'héroïsme de la réponse*

Car elle a répondu par l'acceptation, par l'acquiescement plénier au dessein de Dieu sur elle ! Elle l'a fait dans des termes qui nous manifestent sa profonde humilité : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Humilité si étonnante, puisqu'elle accompagne tant de courage et une telle gloire, que S. Bernard ne peut résister à l'occasion d'en faire une bonne leçon de morale à ses moines.

Mais il revient à la réponse de la Vierge qu'il a tant sollicitée.

« Ecoutons donc, tous tant que nous sommes, la réponse de celle qui, choisie pour être la mère de Dieu, n'oublie pas cependant l'humilité : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Qu'il me soit fait, indique le désir, non le doute et, en disant qu'il me soit fait selon votre parole, la Vierge a beaucoup plus voulu exprimer l'ardeur de son désir qu'en demander la réalisation,comme si elle doutait.

Rien n'empêche, cependant, de voir dans ce mot une prière. Personne, en effet, ne prie sans croire et espérer ce qu'il demande, et *Dieu veut qu'on lui demande même ce qu'il a promis*. C'est pourquoi, sans doute, il commence par nous promettre bien des choses qu'il est disposé à nous donner, pour que sa promesse excite notre dévotion et qu'une dévote prière nous mérite ce qu'il aurait pu nous donner gratuitement. Ainsi ce miséricordieux Seigneur tire de nous nos propres mérites ; en nous donnant par sa grâce prévenante, de faire des actes qu'il récompensera, il agit gratuitement en nous, pour ne pas nous accorder ses dons de façon purement gratuite. La Vierge prudente l'a bien compris, quand prévenue par le don gratuit de la promesse, elle y joint le mérite de la prière, disant : qu'il me soit fait selon votre parole.

Que la Parole, qui dès l'origine était en Dieu, prenne une chair tirée de ma chair, suivant votre parole. Je vous en prie, que s'accomplisse pour moi non pas la parole prononcée qui passe, mais la Parole conçue par moi qui demeure ; la Parole faite chair et non pas la parole qui consiste en un souffle. Que cette parole ne retentisse pas seulement à mes oreilles, mais qu'elle se fasse voir à mes yeux, toucher par mes mains, porter dans mes bras. Que ce ne soit pas la parole écrite et muette, mais la Parole incarnée et vivante, que ce ne soit pas la parole qui prend la forme de caractères muets tracés sur des parchemins desséchés, mais la parole qui se présente sous forme humaine, imprimée vivante en mes chastes entrailles, modelée non par une plume inerte, mais par l'opération du Saint-Esprit. Qu'elle me soit faite comme jamais elle n'a été, ni ne sera faite pour personne !

Dieu a jadis, maintes fois et en diverses manières, parlé à nos pères par les Prophètes : la Parole de Dieu s'est accomplie, en se faisant entendre aux uns, annoncer par d'autres, manifester par les œuvres d'autres encore ; pour moi, je demande qu'elle se réalise en mon sein, suivant votre parole. Pour moi je ne veux pas la parole qui s'exprime en discours, en symboles, en visions imaginaires, je veux la parole proférée dans le silence, *personnellement incarnée*, corporellement présente en mes entrailles. Que la parole qui ne peut ni n'a besoin d'être faite en elle-même se fasse en moi selon votre parole ! Qu'elle soit faite pour le monde en général, mais spécialement pour moi selon votre parole ! » (IV[e] Hom. *Missus est*, n° 2).

Ainsi la réponse de la Vierge est une réponse courageuse et humble à la fois. La formule qu'elle emploie est expression de l'ardeur de son désir : fiat ! oh ! qu'il en soit ainsi ! et manifestation de son humilité qui prend la forme d'une prière, d'une prière sûre de la réalisation de la promesse. C'est un **fiat** sans réserve, total, en tout conforme à la parole, aux desseins de Dieu. C'est une réponse d'acquiescement au mystère de l'Incarnation : « selon votre parole », selon le message que vous venez de me transmettre et de m'expliquer, selon ce dessein de Dieu de s'incarner virginalement dans mon sein. Marie sait bien qu'il ne s'agit plus d'une venue du Verbe Fils de Dieu pareille à ses venues dans l'histoire de son peuple par ses révélations aux prophètes. Il s'agit d'un avènement en personne, de la Parole ou du Verbe de Dieu qui se présente sous forme humaine, modelée non par une plume inerte, mais par l'opération du Saint-Esprit.

C'est une réponse d'acceptation de l'Incarnation et de tout le déroulement de ce mystère, tout spécialement de la rédemption. Marie accepte, désire, demande cette union physique au Fils de Dieu évidemment pour elle d'abord — c'est l'ordre de la charité, — mais en vue de notre salut.

* *

Les livres du P. Plus ont donné des ailes à beaucoup d'âmes. Elles ont mieux compris, en les lisant, la sublimité de la vie chrétienne. Elles l'ont vue non plus seulement comme l'absence du péché, mais comme la présence de la grâce, qui est habitation de Dieu en elle et union de Dieu avec elles.

Ces idées, S. Bernard les prêchait déjà aux âmes les plus misérables. Une âme « chargée de péchés, collée à la fange, enfoncée dans la boue,... souillée parmi les morts, cette âme peut aspirer aux noces avec le Verbe, et contracter avec Dieu une alliance intime... Il ne lui suffit pas de conserver sa noblesse d'origine, par une vie honnête... Il s'agit du retour au Verbe à qui l'âme doit se rendre conforme. Cette conformité marie l'âme au Verbe... » (Serm. 83 du Cantique, 1, 2, 3).

Si la T. S. Vierge s'est unie au Verbe au point que le Verbe s'est incarné en elle, c'est, en définitive, parce qu'elle s'est rendue conforme à lui ; qu'il me soit fait selon votre parole, conforme à lui particulièrement en obéissance, **factus obediens,** en obéissance parfaite, **usque ad mortem crucis.** Et c'est pourquoi, pour arriver à la sainteté, à ce mariage spirituel de l'âme au Verbe, il faut prendre comme S. Bernard la voie royale de Marie : la dévotion d'amour, de prière et d'imitation de la Vierge, d'imitation de sa charité, de sa pureté, de son humilité, de sa foi et de son obéissance totale au bon plaisir de Dieu.

12e jour

LA MÈRE DE DIEU

« Dieu le Père n'a donné son Fils unique au monde que par Marie. Quelques soupirs qu'aient poussés les patriarches, quelques demandes qu'aient faites les prophètes et les saints de l'ancienne loi pour avoir ce trésor, il n'y a que Marie qui l'ait mérité et trouvé grâce devant Dieu **par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus.** Le monde étant indigne, dit S. Augustin, de recevoir le Fils de Dieu immédiatement des mains du Père, il l'a donné à Marie afin que le monde le reçut par elle ». Ainsi parle S. L.-M. de Montfort (Traité, nº 11). Comment s'est faite cette donation de la T. S. Vierge : « Dieu a communiqué à Marie sa fécondité autant qu'une pure créature en était capable, pour lui donner le pouvoir de produire son Fils et tous les membres de son corps mystique » (Traité, nº 17).

C'est de cette maternité divine que nous allons parler, en suivant S. Bernard. Il a aimé de revenir entre tous sur le mystère de l'Incarnation qui est aussi le mystère de la maternité divine. Avec lui regardons cette maternité divine, d'abord du **côté de Dieu le Père** qui lui a « communiqué... sa fécondité autant qu'une pure créature en était capable », puis du **côté de la Vierge-Mère** qui s'y est offerte et prêtée au point d'être une digne Mère de Dieu.

I. — *Du côté de Dieu le Père*

C'est vraiment sa fécondité que Dieu a communiquée à Marie. S. Bernard n'emploie pas cette expression de Montfort. Il en dit toute la réalité :

« Ce qui est né du Père est ton Fils, sans que pour cela il y ait deux fils, mais un seul ; et bien qu'une des substances vienne de toi, l'autre de lui, cependant il n'y aura pas un fils de chacun des deux *mais un seul fils de l'un comme de l'autre* » (IVe Hom. *Missus est*, nº 4).

Plus loin à propos de l'explication que l'ange donne à Marie : la chose sainte qui naîtra de toi, il poursuit :

« Pourquoi a-t-il dit simplement et sans autre précision, la chose sainte ? Parce que, je pense, il n'a pas vu comment il pourrait proprement et dignement nommer cette substance très digne, magnifique, adorable, tirée de la chair très pure de la Vierge et qui avec l'âme devait être unie au Fils unique de Dieu » (*ibid.*, nº 5).

Enfin il a cette formule d'une étonnante énergie :

« Dieu de sa substance et de celle de la Vierge a fait un seul Christ ou plutôt est *devenu un seul Christ* » (nº 4).

Dans un sermon sur l'Assomption, en rappelant comment à elle seule Marie a brisé dans la suite des temps, toutes les tentatives de l'hérésie, S. Bernard affirmera sous ses différents aspects la réalité de cette maternité divine (Dim. dans l'Octave). Réalité si haute qu'elle nous dépasse, qu'elle se perd dans le ciel, que notre regard ne peut plus la suivre. Mystère, en toute vérité.

« Oh ! si vous prenez garde de qui elle est la mère, jusqu'où devant son étonnante grandeur vous conduira votre admiration ? Ne sera-ce pas à ce point que vous vous verrez impuissant à admirer assez ? N'est-il pas certain que celle qui a Dieu pour Fils sera exaltée audessus de tous les chœurs des anges » (Ire Hom. *Missus est*, nº 7).

S. Bernard lui-même, avec toutes ses méditations et ses grâces, se sent accablé au point de n'oser parler de ces merveilles :

« J'avoue mon peu d'habileté et ne dissimule pas ma timidité. Il n'est, en effet, rien, qui tout à la fois me charge et m'effraie davantage que de parler des gloires de la Vierge-Mère. (Déjà, à cause de) l'impossibilité où l'on se trouve d'exprimer le privilège de ses mérites et sa prérogative unique » (IVe sermon, *Ass.*, nº 5).

Ce mystère est le secret de Dieu et de Marie :

« Ce que la Trinité seule a voulu accomplir par elle-même dans la Vierge seule et avec la Vierge seule, il a été donné de la comprendre à celle-là seule à qui il a été donné de l'éprouver... La conception virginale ne peut être révélée que par Celui qui la donne et elle ne peut être connue que par celle qui la reçoit » (IVe Hom. *Missus est*, nº 4).

Mais, si grand que soit ce mystère, nous n'en pouvons douter, à la conduite de Jésus :

« ...Il leur était soumis. Qui était soumis et à qui l'était-il ? *Dieu était soumis aux hommes.* Dieu, dis-je, à qui les anges sont soumis, à qui les Principautés et les Puissances obéissent, était soumis à Marie, et non seulement à Marie, mais encore à Joseph à cause de Marie. Qu'admirez-vous ici davantage, l'infinie bénignité du Fils ou la suprême dignité de la Mère. Des deux côtés, c'est une stupéfiante merveille : un Dieu obéissant à une femme, humilité sans exemple ; une femme ayant autorité sur un Dieu, grandeur sans égale. On loue les Vierges de ce qu'elles ont le privilège unique de suivre l'Agneau partout où il va. De quelles louanges n'est-elle pas digne, celle qui, non contente de le suivre, le précède ? » (Ire Hom. *Missus est*, nº 7).

II. — *Du côté de la Vierge-Mère*

De ce côté aussi nous devons dire : stupéfiante merveille ! Car c'est une digne Mère de Dieu. S. Bernard dit, comme la liturgie, que la Vierge a mérité de devenir la Mère de Jésus ; « Quem meruisti portare. »

Avant d'écouter S. Bernard expliquons-nous sur le sens de ce mot « mériter », pour ne pas lui faire dire plus qu'il ne veut dire, ni nous tromper nous-mêmes sur la part qui revient à Marie dans le mystère de l'Incarnation. Il ne peut s'agir de mérite en stricte justice, de celui dont parle Notre-Seigneur quand il déclare que tout ouvrier mérite salaire.

Il est bien certain que la T. S. Vierge n'a pu mériter en ce sens ni l'Incarnation, ni sa Maternité divine. Et S. Bernard le déclare plus d'une fois, lui qui tient tant à l'intégrité de la doctrine mariale. L'Incarnation et la Maternité divine sont des **dons absolument gratuits** de la part de Dieu sans proportion avec la vertu humaine, même portée au degré héroïque le plus éminent.

Mais en dehors de ce mérite de stricte justice, il y a celui qui rend une personne digne d'estime,

d'éloge, de récompense. Quand une bonne fortune échoit à une personne honorable, nous disons « qu'elle l'a bien méritée ». Dans notre langage, digne et méritant sont synonymes. C'est en ce sens que Marie a mérité, et elle seule, pour elle et pour nous, l'Incarnation et sa Maternité divine. Elle est, et elle seule, une digne Mère de Dieu. Si Dieu voulait mettre une certaine proportion entre ces dons absolument gratuits et la femme qui en serait l'objet, il n'y a que Marie qui ait pu trouver grâce devant lui, si bien que sans elle ces dons n'eussent pas été communiqués au monde.

Ce côté personnel de Marie dans sa Maternité divine, S. Bernard l'exprime en formules saisissantes. Ainsi dans l'image de la demeure de la divine Sagesse, le Fils de Dieu :

« Cette sagesse qui était de Dieu et qui était Dieu, quittant le sein du Père pour venir à nous, s'est édifié une demeure qui repose sur sept colonnes, à savoir la Vierge Marie, sa Mère. Qu'est-ce que se tailler en elle sept colonnes sinon se préparer en elle, par la foi et par les œuvres une demeure digne de lui ? Trois se rapportent à la foi, à cause de la Sainte Trinité, et quatre aux œuvres à cause des quatre vertus cardinales. »

Et après avoir montré d'après les paroles mêmes de l'ange : « le Seigneur est avec vous... l'Esprit-Saint viendra en vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre » et d'après l'inséparabilité même du Père, du Fils et du St-Esprit, la présence de la Sainte Trinité en Marie, et ensuite découvert aussi en elle les quatre colonnes que sont les vertus cardinales de force dans sa résolution, de tempérance dans son silence, de prudence dans son interrogation, de justice dans sa confession, il conclut :

« C'est pourquoi la Sagesse céleste a pu bâtir en elle sa demeure sur les quatre colonnes des œuvres et les trois colonnes de la foi ; elle investit alors l'âme de Marie avec une plénitude qui suffit à féconder sa chair, si bien que par une grâce unique Marie, tout en restant Vierge, enfante la Sagesse incarnée qu'elle avait préalablement conçue dans la pureté de son âme » *(Sermon* II, 2 et 4).

Sans image cette fois, en une formule hardie, il dit pareillement :

Dieu « est présent dans les créatures privées de raison, mais n'est pas possédé par elles. Les créatures raisonnables peuvent le posséder par la connaissance, mais seuls les bons peuvent aussi le posséder par l'amour. Des bons seulement l'on peut donc dire que Dieu est en eux et avec eux par suite de l'accord des volontés. Ceux-ci, en effet, soumettent leur volonté à la justice, Dieu peut, sans déchoir, vouloir ce qu'ils veulent, et, en ne s'écartant pas de la volonté divine, ils s'unissent spécialement à Dieu.

Mais ce qui vaut de tous les saints, vaut à un titre spécial en Marie : *ici l'accord fut tel que Dieu s'unit non seulement la volonté, mais la chair même de Marie ;* de sa substance et de celle de la Vierge, il a fait un seul Christ. Ou plutôt il est devenu un seul Christ... (III^e^ Hom. *Missus est,* n° 4 ; cf. IV^e^, n° 3).

Jésus l'avait déjà déclaré : « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! »

* *

Dans un petit oratoire, situé sous le transept nord de l'église Saint-Vorles, à Châtillon, où S. Bernard fit ses études, on vénérait depuis longtemps une statue de la Mère de Dieu. Elle n'avait peut-être rien de bien artistique. « Faite d'un bois que l'âge a plus noirci que le soleil..., le visage est longuet, les yeux grands sans excès, le nez long, les joues ni trop enflées, ni trop abattues, la couleur brune et par l'art et par l'âge ; elle est assise et tient avec les deux mains le petit Jésus assis sur son giron »[1]. La tradition rapporte que Bernard étudiant aimait à venir prier dans cette chapelle. Dans sa dévotion en effet, si Marie tient une telle place qu'elle est inséparable de Jésus, c'est en définitive à cause de cela, parce qu'elle est la Mère de Dieu, celle qui a mérité de devenir sa Mère, celle qui en devenant sa Mère a obtenu de l'avoir pour nous le donner.

Comme lui, rappelons-nous souvent que Marie a donné Jésus au monde **et continue de le lui donner.**

SCHEMA POUR ALLOCUTION DE MARIAGE

MARIAGE ET SAINTETÉ

I. — *Appréhensions*

Ceux qui ont l'expérience du mariage ou qui sont instruits théoriquement sur sa nature considèrent parfois avec mélancolie les jeunes fiancés qui se sont jusqu'alors distingués par leur amour de Dieu et la ferveur de leurs pratiques religieuses. Ils pensent que bientôt ces paroissiens modèles ne paraîtront plus guère aux réunions : le jeune homme sera pris désormais autant par sa vie familiale que par sa vie sociale. La jeune femme sera tout occupée de son intérieur, du soin de ses enfants, de l'affection de son mari ; et elle ne pourra plus participer aux diverses œuvres de la paroisse.

Bien plus, ceux qui ont le souci du progrès spirituel des âmes s'inquiètent du ralentissement que leur ferveur va sans doute subir. Il faut voir les choses comme elles sont. L'amour total dans le mariage comporte un don de soi mutuel qui, à un certain point de vue, paraît difficilement conciliable avec un amour de Dieu « par-dessus tout ». Comme le dit un philosophe chrétien :

« Voici deux jeunes gens, garçon et fille. Ils se connaissent depuis toujours et entretiennent entre eux une normale et solide amitié, Ils se rendent exactement compte de leurs déficiences mutuelles, mais ils s'aiment assez pour échanger malgré cela leurs pensées, leurs soucis, leur vie superficielle. Vient le moment où, pour ainsi parler, la nature se propose de leur faire franchir le pas décisif. Elle veut en faire mari et femme. Pour obtenir pareil engagement, cette amitié ne lui suffit plus. Aussi va-t-elle recourir à un stratagème. Elle projette tout-à-coup sur le partenaire une lumière transfigurante. A l'instant, la jeune fille apparaît aux yeux du jeune homme comme une déesse, un être sans défauts, et lui-même prend pour elle les traits d'un dieu. Evidemment, lorsque sur terre arrive cette aventure unique : un dieu rencontrant une déesse, ils ne peuvent que se jeter dans les bras l'un de l'autre avec un élan d'adoration, puis allègrement ils quittent tout, pour courir ensemble une aventure idyllique. Illusion passagère, sans doute. Une fois engagés dans le mariage, la lumière s'estompe et s'éteint : ils se retrouvent côte à côte homme et femme comme tous les ménages du monde, mais, en attendant, ils ont puisé

[1] *Hist. sainte de la ville de Châtillon,* P. Legrand, 2^e^ partie, p. 161.